

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Une lucidité aux lueurs aveuglantes

*Le murmure marchand* de Jacques Godbout

Jacques Godbout, *Le Murmure marchand*. 1976-1984, Montréal, Les Éditions du Boréal Express, coll. « Papiers collés », 1984, 158 p.

Robert Vigneault

Number 37, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39940ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vigneault, R. (1985). Une lucidité aux lueurs aveuglantes : *Le murmure marchand* de Jacques Godbout / Jacques Godbout, *Le Murmure marchand*. 1976-1984, Montréal, Les Éditions du Boréal Express, coll. « Papiers collés », 1984, 158 p. *Lettres québécoises*, (37), 65–67.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

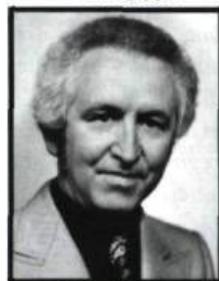
<https://www.erudit.org/en/>

# Une lucidité aux lueurs aveuglantes

## Le murmure marchand

de Jacques Godbout

Essai



par Robert Vigneault

Le 21 octobre 1984. Assisté au débat Reagan-Mondale, à la télé: étonnante illustration des idées de Godbout<sup>1</sup>. Oui, tout est affaire d'image, de «représentation». Mais la «pensée»? On la tolérera pourvu qu'elle soit récupérable par le «spectacle». Certes, devant l'argumentation sensée et serrée de Mondale sur la folie de la course aux armements («the arms race madness»), celle de Reagan, courte, superficielle, parfois même incohérente, ne faisait pas le poids. Mais qu'est-ce que la «pensée»? C'est la guerre des images qu'il importait de gagner, domaine où l'acteur président est passé maître: maquillé, programmé (faire rire *on cue*), le sourire solidement accroché, il interprète ce soir le rôle de sa vie, mariant la *tough proposition* du Pentagone au paternalisme rassurant du Docteur Quincy... Dans une échappée lyrique quelque peu improvisée, au risque de donner des sueurs froides au *gars des vues*, ce grand esprit nous fit l'aveu de son rêve le plus cher: découvrir enfin l'arme invincible de la totale dissuasion en portant la guerre au royaume des étoiles! Intellectuel impénitent, je rageais: «C'est du délire!» Les Américains, eux, buvaient du lait, — et ils voteront massivement pour un *cowboy* guetté par la sénilité, le doigt sur la gâchette...

En viendrai-je à donner raison à Godbout affirmant qu'à l'ère de l'audiovisuel, le spectacle s'est substitué à la pensée? (Lui qui ne doit pas avoir l'esprit de l'escalier rétorquera aussitôt qu'il est inutile d'*avoir raison*: que peut aujourd'hui la raison?) J'avoue avoir éprouvé, au cours de ma lecture, un sentiment d'irritation: depuis 1976 que cet essayiste — il le reconnaît lui-même vo-

lontiers (p. 7) — ressasse le «murmure marchand». Et sur un certain ton, effet perlocutoire d'une écriture, celui des habiles... Mais n'est-ce pas justement le lot doux-amer de l'essayiste que d'être aux prises avec des idées qui s'entreprennent et s'entrechoquent indéfiniment comme les protagonistes d'une fable: tempête sous un crâne! Avouons-le, d'ailleurs: quelque réserve qu'on ait, il n'est pas facile de résister au brio de cet écrivain, essayiste impur attiré par le journalisme et le cinéma. Le goût de la formule brillante ou — paradoxalement, vu le thème même de ces textes — de l'écriture-spectacle tend à court-circuiter chez Godbout la recherche nuancée et souvent tâtonnante de l'essai. Mais accordons-lui qu'à force de chercher l'effet, il finit par le produire, et le lecteur en viendra peut-être à se sentir lui aussi «obnubilé» par l'«idée fixe» de l'essayiste.

Quant à moi, oui, je me suis surpris à me hérissier à mon tour (comme l'homme de la maquette) devant le «murmure marchand» du petit écran, en constatant qu'effectivement les ritournelles publicitaires tendent à évincer les admirables contes et comptines d'autrefois, et se gravent dans la *psyché* malléable de mes enfants:

*Les contes de fées de nos enfants durent une minute et racontent la tentation des chocolats aux cerises. (...) les comptines ancestrales sont remplacées par les airs de la pub (...) (pp. 21, 44)*

«Dites-moi, est-ce que l'homme est sur terre pour produire des marchandises?» La question provocante de H. Laborit sert d'épigraphe à l'essai-clé d'une quarantaine de pages, dont le titre coiffe d'ailleurs l'ensemble du recueil: *Le Murmure*

*marchand. (Quelques notes prises devant le petit écran)*. C'est cette même question qui, avec une impatience grandissante, monte aux lèvres, à la lecture de chacun de ces textes. Le recueil est donc solidement structuré autour de cette troublante «idée fixe» qu'il est malaisé de résumer, qu'il faut *vivre* plutôt par la lecture: il n'y a plus de «citoyens», il n'y a que des «consommateurs»; pensée et culture sont mortes, ou, pis encore, soumis au «détournement de sens»; c'est le règne du discours marchand. J'ai évoqué les enfants, victimes consentantes de cette mutation culturelle. Car l'auteur de l'essai et vraisemblablement ses lecteurs auront conservé, par un pur effet de situation et donc sans mérite de leur part, la faculté de mettre à distance la fascination électronique. Dans *Le Bébéboume*, l'essayiste se réfère justement à «ces enfants nés entre 1946 et 1962»:

*Ils auront été les enfants de la télévision comme ceux des années 80 seront les enfants de l'ordinateur et des jeux électroniques alors que nous étions des enfants de chœur. (p. 96)*

Irrésistible drôlerie, parfois, de ces raccourcis fulgurants dont l'essayiste virtuose émaille son texte!

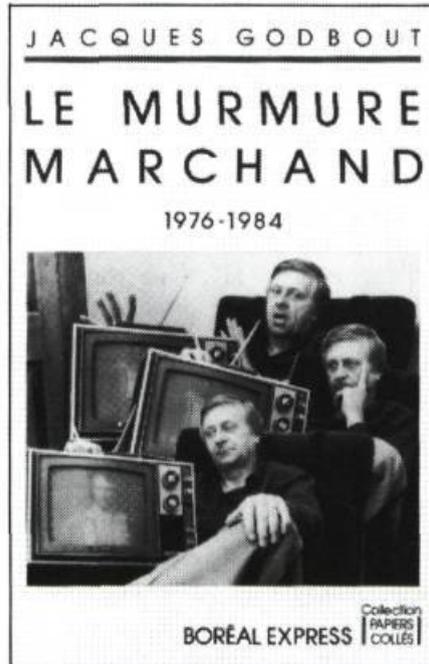
Sauf que la réalité visée n'a rien de drôle: ces enfants seront devenus, à leur insu, les «télesclaves» d'aujourd'hui. On entre dans la société de consommation comme on entrait autrefois en religion, soit dans un univers imaginaire régi par des valeurs et des rites. Le «consommérisme» est fondé, en effet, sur un principe, absurde tant qu'on voudra mais irréfutable comme un *dogme*: «Production! Production!»; ou encore, pour détourner à mes fins l'énoncé à saveur ignatienne de Laborit: *l'homme est sur terre*

pour produire des marchandises. Mission impossible: l'offre des biens manufacturés a fini par dépasser la demande, en variété autant qu'en quantité. Le «consumérisme» s'inspire alors de la foi qui transporte les montagnes: une grâce vous touchera qui vous fera désirer ce dont vous n'avez pas besoin... Les experts du marchandisage auront recours à des sirènes grassement payées, ou plutôt — pour ne point sortir de mon champ sémantique — aux missionnaires de la publicité: ces derniers n'ont-ils pas inventé «l'appareil à accroître les désirs» (p. 25)? La plupart des téléspectateurs, si je ne m'abuse, font la fine bouche devant les «commerciaux», se croyant *au-dessus de ça*: c'est le mérite essentiel du livre de Godbout de dénoncer, sur un ton alarmiste trop justifié, le caractère envahissant de ce «ronnement» marchand qui agit *ex opere operato*, comme une formule sacramentelle. Les «grands films», les «beaux dimanches», Guy Lafleur lui-même, passeront... mais Brador, «la plus-que-bière», savourée dans un décor de rêve, ne passera pas: jour après jour elle reviendra titiller vos papilles...

*La publicité à la télévision est inévitable... qui donc peut l'éviter? Elle a conservé du rituel les rites, les cantiques, les répétitions, les promesses de paradis, elle est la religion des manufactures, c'est grâce à elle que les hommes et les objets peuvent vivre ensemble, assujettis. Et les hommes sont heureux (...)* (p. 36-37)

La «publi-société» a créé de toutes pièces une (télé)vision de la vie rassurante, sereine, joyeuse, — donc forcément désirable. Astucieusement la sirène marchande exploite l'antithèse entre le discours catastrophique du terrible quotidien (informations, violence, sexe, famine, grandes histoires tristes de téléromans tissés à même la «maudite vie plate») — et l'oasis providentielle dont nous gratifient les «bons moments» des annonces publicitaires. Incroyable tour de passe-passe: plus radical que la religion et l'art, aussi fort que l'amour, le «bonheur électronique» aura même réussi à vaincre la mort!

*L'art et la foi sont un perpétuel dialogue avec la mort. Les statues disent l'éternité impossible, l'au-delà désiré. La publicité a exclu la mort de son système de références, même quand elle*



*produit des annonces d'assurance-vie: on présentera plutôt, avec un texte correctement compassé, un mioche dans les fleurs, une épouse qui se berce sur la véranda, c'est-à-dire voilà: si vous mourez la vie continue; et l'homme visé, père consommateur, se sentira coupable de sa mort, et le marchand encaissera.* (p. 35-36)

Sondages à l'appui, on a démontré que la plupart des téléconsommateurs ne supporteraient pas sans angoisse la disparition des bandes publicitaires. Si artificielle soit-elle, le «télesclave» a besoin comme d'une drogue de cette «joie» de la société marchande.

«Sidéré», et pour cause, l'essayiste joue à fond de la distanciation ironique et du paradoxe afin que soit rompu le charme électronique. Qui n'est pas tantôt fasciné tantôt abruti par les *mass media*? L'illusion marchande est en passe de tout fausser; le mensonge dévore l'existence: vie spectaculaire, mort occultée, marchandises «en représentation», commerce de l'angoisse, inflation et dévaluation des idées, détournement de la poésie et de l'art! *Nous ne sommes plus au monde*, c'est le cas de le dire, à moins que le monde ne disparaisse quand s'éteint le petit écran...

En fait, l'humanité entière est en train de négocier un virage particulièrement difficile. «La mutation technologique en cours, écrit Jacques Robin, constitue sans aucun doute la plus importante de toutes

celles affrontées par l'espèce humaine (...)<sup>2</sup>. C'est la culture dans son ensemble, porteuse de valeurs considérées jusqu'ici comme sacrées, qui est en cause. Nous ne sommes donc pas du tout hors du sujet lorsque, dans un livre sur le marchandisage, sont évoqués, entre autres, l'influence de la France au Canada français, les avatars de la littérature, la fin des temps *historiques*, et jusqu'à la célèbre question de la souveraineté politique du Québec. (Tout essai est une vision du monde autour d'une pensée.) L'indépendance du Québec: les «révisionnistes» la perçoivent de plus en plus comme un objectif à long terme, qui viendra à son heure comme un fruit mûr, un «plafond» plutôt qu'un «plancher», dirait Pierre-Marc Johnson, — le «toit» qui manque au «stade», ajoute malicieusement l'essayiste (p. 93). Compte tenu de la sécurité matérielle et psychologique acquise depuis les années soixante, les Québécois n'ont-ils pas beaucoup progressé? Les souverainistes ont même réussi à gagner le débat référendaire, à l'Assemblée Nationale, c'est-à-dire l'indépendance *du discours*: l'essentiel, somme toute, comme l'a si bien montré André Belleau dans un essai véritablement inspiré, intitulé «Indépendance du discours et discours de l'indépendance»<sup>3</sup>. À vrai dire, nous nous percevons déjà d'emblée comme autonomes, nous avons même l'«autonomie sereine» comme nous eûmes jadis la «révolution tranquille» (p. 93). Qu'il est difficile de vendre aux gens ce qu'ils ont déjà!

Les «purs et durs», au contraire, ont l'indépendance impatiente. Ils la vivent comme l'adolescent sa crise de puberté: laborieux passage vers la vie adulte. Mais leur schéma psychologique de la situation a un inconvénient majeur, celui de ne pas coller à la réalité québécoise. Les Canadiens français, comme leur nom l'indique, sont habitués à vivre les choses «moitié-moitié» (p. 78). Ils ne sont pas pressés d'être indépendants. Pourquoi le seraient-ils? Ils sont déjà largement autonomes, si on les compare à nombre de peuples qui font laborieusement les frais de leur «indépendance». Peut-être ont-ils perdu, après un si long conditionnement clérical, le goût même de la conquête politique: «que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme?» — la leçon a fini par porter!

Bien comprise, cette leçon, d'ailleurs, était magnifique et nullement dénuée de

sagesse ni d'actualité, loin de là! Et ainsi, par quatre chemins, voici notre essayiste reconduit vers son thème obsédant. Le contexte socioculturel a complètement changé: les Québécois, comme tout le monde, sont entrés dans l'ère technologique, à la remorque des transnationales. Nos idées (celle de la «souveraineté», entre autres) sont françaises, mais tout le reste est américain: voilà la réalité brute. Les «intellectuels» (ceux qui ont des idées) voteront logiquement avec leur tête. Mais les gens, règle générale, votent avec leur corps: au lieu de les en blâmer, il faudrait trouver moyen de raccorder tout ça! L'essayiste, au fond, ne croit plus tellement à la fameuse «quête d'identité»: que peut bien signifier, à l'heure des transnationales, l'indépendance «politique»? Que peut la politique? De nouvelles idoles, déjà, les «dieux électroniques» (p. 104), nous régissent, corps et âme, par le truchement des *mass media*. Conjoncture autrement périlleuse que la petite chicane des Français et des Anglais:

*Quitte à me répéter, je considère le consumérisme, c'est-à-dire la percée des transnationales dans notre vie privée, émotive, symbolique, comme le plus grand danger sur le chemin de la maturité. (p. 91)*

Et on pourrait continuer, mais il faut lire plutôt: chacun des textes de l'essayiste offre un brillant étalage de lucidité, qui *provoque* la réflexion. Pourtant, ce type d'écriture comporte aussi ses irritants: j'en suis venu à m'interroger sur les limites de la lucidité. Il me semble d'abord que l'écrivain a changé (pourquoi pas, après tout?), si j'évoque l'auteur narquois du *Couteau sur la table* ou d'*X-13* qui ironisait allégrement sur le cléralisme de la société duplessiste. Le rire s'est figé en rictus, les traits de l'*homme* (de la maquette) se sont durcis. Sous le couvert de l'ironie, l'accent global de ce recueil d'essais a quelque chose de crépusculaire. Pour un peu ce grand garçon gouailleur regretterait les «valeurs» qu'il fustigeait jadis... Je comprends son désarroi devant la superficialité des modes et engouements, qui jurent avec la sereine pérennité de la culture judéo-gréco-latine. Mais s'ensuit-il que l'ère qui vient ne soit que *négativité*, et que les générations du «biberon électronique» manquent à ce point de créativité que ne pourraient naître d'autres valeurs? Pour mes étudiants le

«cours classique» relève de la muséologie; certes, ils sont autres que nous étions. Ils n'en sont pas moins capables d'intuitions étonnamment fécondes sur le sens des textes. Très enlevé (comme toujours), provoquant à souhait, un essai comme «L'écrivain d'affaires: la littérature mise à prix», qui décrit sur un ton entendu la nouvelle «vision économique de l'écriture» (p. 117), me paraît un exemple type du *schématisme réducteur* qui résulte de la pratique systématique de l'ironie. Rarement, en effet, a-t-on autant que de nos jours réfléchi sur le sens profond et la portée de l'écriture. Il n'y a qu'à lire *La Table d'écriture*<sup>4</sup> pour découvrir un style admirablement proche de la «viemort», aussi éloigné d'une «conception romantique» que d'une «vision économique» de l'écriture. Dans le même sens aussi, les propos de Paul Chamberland dans *Mise à distance de toute technologie*<sup>5</sup>, ou, mieux encore, la lancinante méditation de Jean-Louis Major, dans *Entre l'écriture et la parole*<sup>6</sup>, sur l'écriture comme refuge de l'essentiel. Mis en présence de tels textes, les paradoxes de Godbout paraîtront peut-être légers.

Le *flash* ironique jouit, bien sûr, d'une grande visibilité rhétorique. Mais les vifs raccourcis de la lucidité n'éclairent trop souvent qu'un aspect de la situation, laissant tout le reste, — et parfois l'essentiel, — dans l'ombre... La complaisance dans le paradoxe à succès, aux dépens de l'approche hésitante et précautionneuse de l'essayiste, se solde par une vision réductrice du réel. Fulgurantes, les lueurs de la lucidité pourraient-elles devenir aveuglantes? □

1. Jacques Godbout, *Le Murmure marchand. 1976-1984*, Montréal, Les Éditions du Boréal Express, coll. «Papiers collés», 1984, 158 p.
2. Jacques Robin, *Culture et technologie: fusion ou collision?*, Montréal, éditions Bergeron, Cahiers de l'Union des écrivains québécois, no 2, 1984, p. 18.
3. André Belleau, «Indépendance du discours et discours de l'indépendance», *Liberté*, no 153, juin 1984, pp. 14 à 26.
4. Philippe Haeck, *La Table d'écriture. Poétique et modernité. Essais*, Montréal, V L B éditeur, 1984, 392 p.
5. Paul Chamberland, *Mise à distance de toute technologie*, Montréal, éditions Bergeron, Cahiers de l'Union des écrivains québécois, no 1, 1984, 20 p.
6. Jean-Louis Major, *Entre l'écriture et la parole. Carnets*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Constantes», 1984, 370 p.

Richard GIGUÈRE

## EXIL, RÉVOLTE ET DISSIDENCE

Étude comparée des poésies  
québécoise et canadienne (1925-1955)

La première véritable synthèse de l'évolution des poésies québécoise et canadienne pour la période 1925-1955.

Empruntant aux théories du comparatisme littéraire et de la sociologie de la littérature, Richard Giguère démontre que les événements de la crise, de la guerre et de l'après-guerre ont donné lieu, tant au Québec qu'au Canada anglais, à une poésie marquée par les thèmes de l'exil, de la révolte et de la dissidence.

Une étude qui va au-devant de cet intérêt nouveau au Québec et au Canada pour la culture et la littérature de «l'autre».

302 pages, 16 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

C.P. 2447, QUÉBEC G1K 7R4